

Henri Vermorel

**PRÉSENCE DE SPINOZA
DANS LES ÉCHANGES
ENTRE ROMAIN ROLLAND
ET SIGMUND FREUD**

Conférence prononcée à Paris en Sorbonne
salle Louis Liard, le 31 mai 2007

Association Romain Rolland

Étude rollandienne n° 18

Prologue

Entre 1923 et 1936, Romain Rolland et Sigmund Freud ont échangé une vingtaine de lettres et se sont rencontrés une seule fois. Et pourtant, ils ont noué une relation intense dont l'écho se fait entendre dans leurs œuvres respectives.

Dans les années soixante, Marie Romain Rolland avait confié les lettres de son mari – jusqu'alors inédites – à André Bourguignon ; c'est lui qui fit divulguer pour la première fois l'ensemble de cette correspondance dans la thèse de Colette Comubert¹. De nombreux travaux ont suivi, surtout par des psychanalystes en raison de l'impact de ces échanges sur la genèse de l'œuvre freudienne, parmi lesquels ceux de Roger Dadoun^{2, 3 et 4} et les nôtres avec Madeleine Vermorel^{5 et 6}. Il faudrait aussi citer les psychanalystes des Etats-Unis qui ont consacré de nombreuses études à un texte de Freud, « Un trouble de souvenir sur l'Acropole », une lettre ouverte à Romain Rolland devenue un classique de la psychanalyse ; parmi ces auteurs d'outre-Atlantique : Mark Kanzer⁷, Harry Slochower⁸ et Martin Wangh⁹ ; et aussi David James Fisher, fin connaisseur de l'engagement intellectuel de Romain Rolland^{10, 11 et 12}.

1. Comubert Colette (1966) *Freud et Romain Rolland, Essai sur la découverte de la pensée psychanalytique par quelques écrivains français*. Thèse pour le doctorat en médecine n° 453. Faculté de Médecine de Paris.

2. Dadoun Roger (1976) *Rolland, Freud et la sensation océanique*. Rev. Hist. Litt. France, 76, 936-946.

3. Dadoun Roger (1984) *Psychanalyse entre chien et loup*, Paris, Imago.

4. Dadoun Roger (2006) *Singulières psychanalyses de Romain Rolland. L'Océanique, l'Abyssal et le Matriciel*. Etudes Rollandiennes, 14.

5. Vermorel Henri et Vermorel Madeleine (1993) *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936*, Paris, PUF, Coll. Histoire de la psychanalyse, dir. A. de Mijolla.

6. Vermorel Henri (1995) *Le dialogue de Sigmund Freud avec Romain Rolland* in Vermorel Henri, Clancier Anne et Vermorel Madeleine *Freud, Judéité, Lumières et Romantisme*, Lausanne, Paris, Delachaux et Niestlé.

7. Kanzer Mark (1969) *Sigmund and Alexander on the Acropolis*, Am. Imago, 26, 324-354.

8. Slochower Harry (1971) *Freud's Gradiva, mater nuda rediviva. A wish fulfillment of the "memory" on the Acropolis*, *Psychoanal. Q.*, 40, 646-661.

9. Wangh Martin (1988) The genetic sources of Freud's difference with Romain Rolland on the matter of religious feelings in *Fantasy, myth and reality*. Essay in honor of Jacob A. Arlow, Harold P. Blum, Madison, Connecticut, International Union cities Press, 259-285.

10. Fisher David James (1976) *Sigmund Freud et Romain Rolland : l'animal terrestre et son grand ami océanique*, Topique, 18, 117-155.

11. Fisher David James (1988) *Romain Rolland and the politics of intellectual engagement*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.

12. Fisher David James (1991) *Cultural Theory and Psychoanalytic Tradition*, New Brunswick & London, Transaction Publishers.

Résonances et dissonances entre R. Rolland et S. Freud

Au premier abord, Rolland¹³ et Freud sont des personnages bien différents. Le premier est romancier mais aussi musicien, musicologue, historien, dramaturge, critique d'art, essayiste, moraliste politique et poète, tel que le décrit un de ses amis, Jean-Richard Bloch¹⁴. Freud, lui, a pour centre d'intérêt essentiel la psychanalyse dont on pourrait dire qu'elle est un genre hybride entre la médecine, la philosophie et la littérature.

Alors que Freud est aujourd'hui célèbre et Romain Rolland dans un purgatoire qui se prolonge, ce dernier était alors un personnage fort connu, notamment pour le prix Nobel¹⁵ (1915) décerné à son roman *Jean-Christophe*. Intellectuel engagé, Romain Rolland est attentif aux menaces qui pèsent sur la civilisation lors de la première guerre mondiale ; condamnant les belligérants des deux camps et se placant au « dessus de la mêlée », il s'élève contre la destruction de l'Esprit que représente la guerre et incarne un moment de la conscience européenne. Dans la période qui précède la seconde guerre mondiale, il est un de ceux qui, avec lucidité, alertent l'opinion mondiale sur les dangers du nazisme.

C'est à ce titre de défenseur de la paix et de la culture qu'il est l'interlocuteur de bien des intellectuels de ce temps, de ceux qui comptent ; parmi eux, Sigmund Freud, son aîné de dix ans. Ce dernier est plus réservé dans son expression publique, se cantonnant apparemment au domaine de la psychanalyse. S'attachant à soigner les souffrances psychiques des individus, elle comporte une prise de position intrinsèque tant sur la liberté intérieure que sur la liberté politique. Pour Freud – et cela apparaîtra de plus en plus au cours du développement de sa pensée –, la psyché individuelle entretient des liens étroits avec ce qu'il appelle la *Kultur* (qu'on peut traduire par *culture* ou *civilisation*). Il l'entend comme une formation psychique collective, héritée de l'histoire de l'humanité,

13. Sur cet auteur, on pourra se référer au remarquable ouvrage de Bernard Duchatelet (2002) *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel.

14. Bloch Jean-Richard cité par Doisy Marcel (1945) *Romain Rolland 1866-1944*, Bruxelles, La Boétie, 96.

15. Un prix que Freud a sans doute secrètement convoité, sans jamais l'obtenir.

qui se situe au-dessus des individus et, pour une part, les conditionne. Le premier livre que Freud offre à l'écrivain français est précisément *Psychologie des masses et analyse du Moi*¹⁶, où « il montre le chemin qui conduit de l'analyse de l'individu à la compréhension de la société ».

Ce qui rassemble aussi Freud et Rolland, c'est leur stature de « héros romantiques¹⁷ » : Romain Rolland est pour André Malraux « le dernier des grands romantiques français » et Freud est, aux yeux de son ami français, un « conquistador de l'esprit ».

Ce qui rapproche aussi ces deux hommes, c'est leur qualité d'*épistoliers*, tous deux ayant de nombreux correspondants et leur correspondance formant une part essentielle de leur œuvre. Bernard Duchatelet l'a bien montré pour Romain Rolland¹⁸ ; la correspondance de Freud, elle aussi immense, forme la partie souterraine de son œuvre où on peut saisir au mieux une pensée en mouvement, émergeant ensuite dans les écrits publiés.

Ce qui rapproche aussi ces deux créateurs, c'est leur qualité d'*européens de la culture*. C'est manifeste pour Romain Rolland, tourné vers la culture allemande et prenant pour personnage principal de son roman *Jean-Christophe* un musicien allemand. Romain Rolland ne cessera de rassembler ces deux pôles de l'Europe – France et Allemagne – alors ennemis, annonçant de façon prophétique l'Europe d'aujourd'hui. Romain Rolland a un côté visionnaire qu'on retrouve chez son correspondant dans son domaine propre.

Freud, lui, est familier de la culture française et des Lumières. Et il fait partie de ces intellectuels blessés par l'irruption de la première guerre mondiale dans la civilisation européenne. Dès 1915, dans son livre *Sur la guerre et la mort*¹⁹, il se proclame « citoyen du monde de la culture », « condamnant la guerre dans ses moyens et ses buts » et « aspirant à la cessation des guerres ». La première partie du livre, intitulée « La désillusion causée par la guerre », évoque la nostalgie de l'idéal perdu de cette « nouvelle patrie » de la culture universelle, riche des apports, au cours des siècles, des artistes et penseurs de tous les pays.

16. Freud Sigmund (1921) [1921c] trad. franç. J. Altounian et coll. *Psychologie des masses et analyse du moi, Œuvres Complètes. Psychanalyse* (OCF) XVI, 1921-1923, Paris, PUF, 1-83.

17. Vermorel Madeleine et Vermorel Henri (1986) *Was Freud a romantic ? Int. Rev.Psychoanal.*, 13, 15-57

18. Duchatelet Bernard (1976) *A propos d'une correspondance qui n'est pas encore générale*, *Rev. Hist. Litt. France*, 76, 958-975.

19. Freud Sigmund (1915) [1915b] *Actuelles sur la guerre et la mort*, OCF XIII, 1914-1915, 127-157.

Spinoza dans la relation Freud-Rolland

Romain Rolland, inspiré par « l'éclair de Spinoza »

Plus latente, mais néanmoins essentielle, est la présence de Spinoza dans ces échanges. Si Romain Rolland est un spinozien avéré, Freud est imprégné de façon plus secrète par l'héritage de Spinoza.

Romain Rolland a reçu à l'Ecole Normale Supérieure une formation philosophique. Peu après qu'il ait perdu sa foi catholique, un jour de 1887 où, seul devant sa table de travail, il lit l'*Ethique* de Spinoza, jaillit une « illumination », « le soleil blanc de *la Substance*²⁰ ». Il la vit comme une immersion en Dieu, dans l'Univers, « Océan de l'être », lui procurant la paix de l'âme. Ce moment a un écho dans *Credo quia verum*²¹, une œuvre de jeunesse où, sur un mode spinozien, récusant un dieu unique, il voit « Dieu dans tout ce qui existe [...] dans le moindre signe comme dans le tout cosmique ». Préoccupé – comme Freud – par la mort, il écrit : « Dans la mort, l'homme trouve enfin ce qu'il avait pu pressentir dans l'extase sous la forme d'une sensation [...] océanique ». Ce terme, directement inspiré par Spinoza, sera au cœur de l'échange avec Freud.

Et son identité de « chrétien sans église » le rapproche de Freud qui se définit comme « juif athée », deux formules d'ascendance spinozienne.

La résonance spinozienne entre eux est telle que c'est peu après la rencontre avec Freud – que nous relaterons plus loin – que Romain Rolland évoque pour la première fois (juillet 1924) – dans *Le voyage intérieur* – l'épisode vécu trente-six ans auparavant de « l'éclair de Spinoza » et que, d'autre part, il décèle une filiation entre le philosophe d'Amsterdam et la psychanalyse : « L'intuition de Spinoza ouvre les cieux fermés – de deux siècles en avance, pionnière des conquistadores de la science moderne²² ».

20. Rolland Romain (1959) *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie* (VI), Paris, Albin Michel, 34-37.

21. Rolland Romain (1888) *Credo quia verum* in *Cahiers Romain Rolland* 4, (C4), 353-379.

22. Rolland Romain, VI, 37.

Le lien profond mais secret de Freud à Spinoza

Alors que Romain Rolland reconnaît en Spinoza une de ses sources essentielles d'inspiration, Freud est peu explicite sur ses relations avec le philosophe d'Amsterdam. Pourtant, de son vivant, des philosophes avaient déjà relevé des ressemblances frappantes entre la psychanalyse et la philosophie de Spinoza. On pourrait les rechercher par exemple dans la conception spinozienne de la nature comme substance unique – à laquelle est transférée la divinité – qui peut ainsi receler des aspects cachés. Ainsi Spinoza a pu écrire : « l'homme est conscient de ses désirs et appétits tout en ignorant les causes par lesquelles il est conduit à souhaiter et à désirer. Il ne le connaît même pas en rêve²³ ». Et la connaissance de soi en tant qu'émancipation de l'homme – chemin privilégié chez Spinoza – a ouvert la voie à la psychanalyse.

Interrogé dans les années trente par des philosophes allemands sur sa proximité avec Spinoza, Freud répond avec réticence : « J'avoue avoir toujours eu une estime extraordinaire pour la personne et la pensée de ce grand philosophe²⁴ », et « j'admets tout à fait ma dépendance à l'égard de Spinoza²⁵ ». Mais, réticent à expliciter son lien avec lui, il décline l'offre d'écrire un texte pour un volume commémoratif à l'occasion du tricentenaire de sa naissance. Il ajoute qu'il n'a pas voulu étudier Spinoza directement – et Nietzsche pour les mêmes raisons – de peur de se laisser guider par lui, dans la mesure où les idées du philosophe d'Amsterdam étaient proches des siennes. « Si je n'ai pas cité son nom, c'est que je n'ai pas tiré mes présupposés de l'étude de cet auteur, mais de *l'atmosphère*²⁶ créée par lui ». Parmi ces intermédiaires lui ayant transmis l'héritage spinozien, Freud désigne Fechner, un théosophe post-romantique créateur de la « psychophysique », à qui il a emprunté la notion de principe de plaisir-déplaisir et celle d'espace du rêve²⁷. A ces intermédiaires, il faudrait ajouter Goethe, – auquel le psychanalyste viennois est lié par une identification profonde – car il fut un des introducteurs principaux de Spinoza dans la pensée germanique. Et Freud a souvent cité ces vers de *Faust* qui traduisent une pensée spinozienne de réserve quant à la divulgation de ce qui est essentiel :

23. Spinoza Baruch de cité par Hessing Siegfried (1977) *Freud et Spinoza*, Rev. Philosophique, 102, 177.

24. *Ibid.*, 168.

25. Hessing Siegfried, *op. cit.*, 169.

26. Souligné par moi.

27. *Ibid.*, 169.

« Le meilleur de ce que tu peux savoir
aux écoliers, tu ne peux le dire ».

D'ailleurs, et c'est un point qui mériterait un plus grand développement, Goethe, ainsi que les romantiques allemands – eux aussi très influencés par Spinoza –, sont les inspirateurs des thèmes principaux de la psychanalyse : le rêve, l'inconscient, la pulsion, etc. Et c'est à la lecture du fragment *Sur la nature*, attribué à Goethe, un poème d'inspiration *Sturm und Drang* et de tonalité panthéiste, que Freud, jeune étudiant, décida dans l'enthousiasme de s'orienter vers les sciences de la nature ; Ludwig Binswanger²⁸ a pu écrire que, sa vie durant, « Freud resta fidèle à la vénération mythique de la nature ». C'est là un autre point de convergence de Freud – même si cette tonalité de jeunesse sera ensuite plus retenue – avec Romain Rolland dont le panthéisme s'est abreuvé à la source goethéenne.

Le « mode de penser de Spinoza » chez Léonard - Freud

On trouve peu de références explicites de Spinoza dans l'œuvre de Freud. La principale se trouve dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*²⁹, un texte dont on a pu dire que c'était une sorte d'auto-analyse de Freud sur sa propre création à travers celle du génie de la Renaissance, vécu par lui comme un double. Freud tente d'approcher le processus de la création chez Léonard chez qui, écrit-il, les pulsions sont, dès l'origine, détournées, sublimées en une passion de savoir, à un point tel qu'on a pu l'appeler le « Faust italien ». Freud ajoute : « La formation de Léonard se rapproche du *mode de penser de Spinoza*³⁰ ». Cette allusion n'est pas explicitée mais elle est suivie de réflexions sur les derniers tableaux du maître florentin : la Lédà, le Saint Jean et le Bacchus, personnages « au sourire énigmatique » dont « le regard trouble les sens ». « Ces tableaux respirent une *mystique*³¹ dont on n'ose pas pénétrer le secret ». Ainsi, le « mode de penser de Spinoza » consisterait en une science de la nature transfigurée en émotion religieuse.

28. Binswanger Ludwig (1970) trad. franç. R. Lewinter, *Discours, parcours et Freud*, Paris, Gallimard NRF, 256-257.

29. Freud Sigmund (1910) [1910c] trad. franç. Altounian J. et coll. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, OCF X, 1909-1910, 79-104.

30. Souligné par moi.

31. Souligné par moi.

Je vais maintenant tenter de montrer qu'un des lieux principaux où se décèle la présence de Spinoza dans l'œuvre de Freud se situe dans ses échanges avec Romain Rolland et dans les ouvrages écrits à cette époque.

Spinoza dans la relation de Freud avec Rolland

Illusion, désillusion, vénération

C'est Freud qui prend l'initiative d'entrer en contact avec Rolland par l'intermédiaire d'un ami commun, Edouard Monod-Herzen : « Puisque que vous êtes un ami de Romain Rolland, puis-je vous prier de lui dire un mot de la vénération respectueuse de quelqu'un qui lui est inconnu ?³² ». Le ton est donné. En matière de vénération, Rolland n'est pas en reste, répondant qu'il « s'honore d'avoir été, dans les premières années du siècle, un des premiers lecteurs de *L'interprétation des rêves* » ; « j'étais fasciné par vos visions subliminales, qui répondaient à certaines de mes intuitions... Vous avez été le Christophe Colomb d'un nouveau continent de l'esprit ». Une idéalisation grandiose entre les deux créateurs alimente la suite de leurs échanges. Le thème de l'illusion – un thème spinozien – apparaît dans les lettres suivantes quand Sigmund Freud répond à Romain Rolland : « Votre nom est lié pour nous à la plus précieuse de toutes les belles illusions, celle "de l'extension de l'amour à tous les enfants des hommes" ». Pessimiste, Freud relève son identité de juif, une « race », écrit-il, qui a été jugée responsable de tous les maux y compris des malheurs de la défaite récente de son pays. Il se dit « peu enclin à croire aux illusions » et, forçant le trait, il affirme : « J'ai beaucoup travaillé à détruire mes propres illusions et celles de l'humanité », ajoutant de façon quelque peu ambivalente : « Mes écrits ne peuvent être ce que sont les vôtres : consolation et réconfort pour leurs lecteurs ».

Rolland, pour n'être point psychanalyste, n'en est pas moins fort intuitif et perspicace. Piqué au vif, il envoie par retour à Freud sa pièce de théâtre *Liluli*³³, une satire écrite quelques années plus tôt où il stigmatise sur un mode aristophanesque les illusions en tous genres, voulant faire sentir à son interlocuteur qu'il n'accepte pas l'étiquette d'idéaliste

32. Les citations de la correspondance entre R. Rolland et Freud sont tirées de : Vermorel H. et Vermorel M. *op. cit.*

33. Rolland Romain (1919) *Liluli*, Paris, Le Sablier 20^{ème} édition, 1926, Paris, Albin Michel.

impénitent qu'on lui a parfois accolée. L'ouvrage est dédié : « Au Destructeur des illusions, le Pr. Freud ».

L'envoi fait mouche et Freud accuse le coup : « Je ressens comme bien méritée la fine ironie de votre dédicace. Lorsque j'ai écrit ce stupide passage, j'avais complètement oublié *Liluli* dont la cruelle beauté m'était connue depuis longtemps ».

La rencontre de Vienne : 14 mai 1924

La visite que Romain Rolland fait à Freud à son domicile viennois le 14 mai 1924 – en présence d'un ami commun, Stefan Zweig, qui a beaucoup fait pour les rapprocher – sera la seule de leurs rencontres. L'admiration réciproque ne faiblit pas, Freud disant à son visiteur que son dernier roman *Annette et Sylvie*³⁴, « est le plus beau roman qu'il ait lu³⁵ », tandis que Rolland – de santé fragile – est étonné par la vivacité et la lucidité de cet homme atteint d'un cancer. Le regard perspicace du visiteur ne manquera pas de relever que l'appartement de ce savant qui se proclame athée est « rempli de petits dieux, de myriades de petits monstres, fétiches, projections hallucinées des rêves religieux et érotique de l'humanité³⁶ ». Romain Rolland se sent en empathie avec ce créateur qui, lui, est touché d'apprendre qu'il était lu par lui vingt ans auparavant, alors qu'il était isolé et incompris.

Après cette entrevue, les relations entre Freud et Rolland deviennent, malgré la distance géographique, plus proches, avec l'établissement d'une véritable relation transférentielle, déjà visible dans leurs premières lettres, mais beaucoup plus avérée après leur rencontre en chair et en os, comme on le voit dans la lettre de Freud du 15 juin 1924 : « Quand je suis seul dans mon cabinet de travail, je pense souvent à l'heure dont vous nous avez fait présent ici [...] et ma fantaisie replace votre silhouette dans la chaise rouge qu'on vient d'avancer ». Freud attribue à Romain Rolland – qui lui a « accordé une heure » (c'était la durée des séances de psychanalyse pratiquée par Freud) – la place de l'analyste et c'est Rolland qui est en position assise : il en fait une sorte de témoin et de répondant de son auto-analyse dans le silence qui suit le départ de son visiteur laissant son siège vide.

34. Première partie de son roman *L'Âme enchantée* (1950). Edition définitive, Paris, Albin Michel.

35. Rolland Romain. *Extrait du Journal Intime* (1er janvier - 6 décembre 1924), copie sur dactylographie, *Fonds Romain Rolland*, Bibliothèque nationale de France, 85-87.

36. *Ibid.*

Un transfert par lettres et œuvres

Freud, comme premier psychanalyste, n'a pas eu d'analyste ; aussi, dans son auto-analyse, s'est-il toujours appuyé sur des personnages qui ont compté pour lui. Le premier fut Wilhelm Fliess, son ami berlinois, confident de sa vie, de ses pensées intimes, de ses rêves et de son œuvre en gestation. On peut dire que la psychanalyse a été créée par Freud au sein de cette relation intime avec cet homme, qui jouait le rôle d'analyste avant la lettre.

D'autres auront ce rôle pour Freud, en particulier dans les années qui suivent, son disciple Jung avec qui s'installe aussi dans leurs échanges une relation transférentielle réciproque. Romain Rolland sera le successeur, bien des années après, de ces interlocuteurs proches avec lesquels Freud poursuit son auto-analyse et construit son œuvre. Or, un trait commun rapproche Romain Rolland de Fliess et de Jung, c'est leur intérêt pour la mystique, domaine envers lequel Freud manifestait réserve et défiance.

Le lien de Freud avec son ami français est un des ferments de la création de son œuvre à cette époque. C'est valable aussi pour Romain Rolland. Les échanges nombreux de leurs œuvres respectives produites à cette époque sont le témoin de ce va-et-vient du travail interactif qui les sous-tend.

Pour les psychanalystes, cette relation entrerait dans le cadre d'un transfert narcissique, entre le soi grandiose de deux créateurs. Cette forme de transfert est ici qualifiée par Kohut de « transfert à l'*alter ego* », une forme de transfert en miroir, constructive. L'objet est alors vécu non comme fusionné mais distinct, avec certains traits de ressemblance³⁷. Dans cette sorte de chimère psychique à deux, Romain Rolland serait une sorte d'extension du soi de Freud, lui apportant ce qu'il n'a pas et lui permettant d'approcher les zones de la psyché comme la mystique ou le fait religieux. Romain Rolland serait-il pour Freud un double, un mystique qui connaîtrait l'extase sans perdre connaissance, comme Freud qui avait eu, dans des périodes créatrices, des évanouissements ?

Transfert et création : Le voyage intérieur de Romain Rolland

Mais Rolland emprunte aussi à Freud ; en sortant de son domicile en

37. Kohut Heinz ((1971) *The analysis of the self*, trad. franç. Monique et André Lussier, *Le Soi. La Psychanalyse des transferts narcissiques*, Paris, PUF, 1974, 32-38.

1924, il commence l'écriture d'un ouvrage qui, inachevé, ne paraîtra que de façon partielle en 1942 : *Le voyage intérieur*³⁸. Or ce texte est une sorte d'auto-analyse, comme si cette rencontre avait déclenché chez l'écrivain français une reviviscence de son goût pour l'introspection, sur un mode plus proche de la psychanalyse. Et on pourra remarquer que le premier thème jeté sur le papier³⁹ est l'évocation d'un deuil de son enfance qui étend son ombre sur sa vie entière : la mort en son jeune âge de sa jeune sœur Madeleine, emportée prématurément par la maladie alors que Romain avait cinq ans. Le plus étonnant de cette résonance intime entre les deux créateurs, c'est que ce deuil est en écho avec un événement analogue de l'enfance de Freud, qui perdit à deux ans son jeune frère Julius, né quelques mois plus tôt ; et Freud fut saisi par la disparition de ce double et par le deuil de sa mère. André Green⁴⁰ a élaboré le thème de la « mère morte », à propos d'Amalia Freud, endeuillée par la mort de Julius, ce qui entraîna chez l'aîné survivant, Sigmund, une sidération psychique momentanée. C'est là l'origine des pertes de connaissance de Freud, qui sont une sorte de parenthèse psychique rappelant l'effondrement de l'enfance. En écho, on peut lire ces lignes de Romain Rolland sur le deuil de sa mère lors de la mort de sa jeune sœur Madeleine : « ...ma mère en noir, absorbée dans son deuil, [...] rêvait à l'absente. [...] La passion pour l'enfant morte la rendant par moments étrangère et – oui même – hostile sourdement aux vivants⁴¹ ». « La jeune mère en deuil s'enferma dans un donjon de foi solitaire et armée, et elle y enferma avec elle son fils⁴² ».

Les deux hommes n'échangeront pas directement sur ce sujet, *Le voyage intérieur*, inédit de son vivant, restant ignoré de Freud. Mais, ce qui leur est commun, dans leurs destinées propres, c'est la lutte contre la mort par la création : « mourir ou créer », comme l'écrivait R. Rolland ; c'est là un ressort latent mais profond de leur rencontre.

38. *Op. cit.*, 84.

39. Fin juin 1924.

40. Green André (1983) *La mère morte* in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Ed. Minuit, 222-253.

41. *Op. cit.*, 84.

42. *Op.cit.* 86.

***L'avenir d'une illusion* :** **un dialogue spinozien avec Romain Rolland**

L'épithète de « destructeur des illusions » avait piqué au vif Freud : ce sera l'origine de son prochain livre : *L'avenir d'une illusion*⁴³. Dans cet ouvrage où il traite de la religion sous l'angle de la psychanalyse, le psychanalyste est en phase avec une face de la personne de Romain Rolland, dont Jean-Richard Bloch a pu dire : « R.R. n'exerce une attraction si vive que parce qu'il est lui-même, dans sa personne, un *fait religieux*⁴⁴ ».

L'avenir d'une illusion est en grande partie un dialogue entre un athée qui défend la primauté de la raison et un défenseur des religions, Freud donnant alternativement la parole aux deux protagonistes, comme si, au delà de la discussion avec Rolland, deux parties de lui-même se mettaient en mouvement. Freud s'y livre à une évocation critique des idées religieuses qui, malgré leur valeur, écrit-il, sont des dogmes qui ne peuvent être prouvés ; ce sont des « illusions » qu'il rapproche tantôt des idées délirantes tantôt de la névrose obsessionnelle. Sa position est héritée de l'athéisme intransigeant de deux auteurs qu'il avait beaucoup lus dans sa jeunesse David Friedrich Strauss et de Ludwig Feuerbach, autres intermédiaires spinoziens car il n'étaient pas sans lien avec le philosophe d'Amsterdam⁴⁵.

Mais le fait religieux résiste à cette critique. Et, à l'adresse de Rolland, il tente d'en rechercher les racines dans le passé infantile de l'homme : dans la relation à la mère, premier objet et première protectrice contre l'angoisse, rôle qu'il reconnaît à la religion. Le père plus fort remplace bientôt la mère, la relation avec lui étant affectée d'une ambivalence suscitant à la fois crainte et admiration, des traits qui marquent toutes les religions.

43. Freud Sigmund (1927) [1927c] *L'avenir d'une illusion*, trad. franç. A. Balseinte, J.-G. Delarbre, D. Hartmann et coll. OCF XVIII, 1926-1930, 141-197.

44. Souligné par moi.

45. Yovel Y. (1989) *Spinoza and other heretics. I. The Marrano of reason. II. The Adventures of immanence*, Princeton University Press, trad. franç. *Spinoza et autres hérétiques*, Paris, Seuil, 1991, 365-369.

Freud, « frère d'incroyance » de Spinoza

On pourrait déceler dans cet ouvrage un plan spinozien, bien que le philosophe ne soit jamais nommé directement. Mais il apparaît indirectement avec ces vers cités par Freud : « Le ciel nous le laissons/aux anges et aux moineaux ». Ce sont des vers de Henri Heine⁴⁶, que Freud appelle « *Unglaubensgenosse* », son « frère d'incroyance », un terme par lequel Henri Heine lui-même désignait Spinoza dont il est un disciple déclaré. Cette citation de Heine traduit allusivement son identification à Spinoza, comme le montre Y. Yovel⁴⁷, un philosophe de Jérusalem, dans un ouvrage remarquable sur Spinoza qui comporte un chapitre très éclairant sur Freud, sur lequel nous aurons à revenir.

L'avenir d'une illusion est un exemple révélateur de cette influence car le livre est calqué sur la position de Spinoza qui partait de la critique de la religion – qualifiée par lui de « *superstitio* » et de « *vana religio* » – pour justifier son remplacement par sa propre philosophie basée sur la raison. A son tour, Freud part de la critique de la religion et tente de mettre à la place la psychanalyse. Mais il se demande si elle serait une nouvelle illusion, répondant avec force, comme s'il combattait une hésitation : « Non ! Notre science n'est pas une illusion ».

La prose de Freud, surtout au début du livre, est moins imagée et moins associative que d'ordinaire. Il semble osciller entre un désespoir, latent et contenu, qui appauvrit la position de Freud sur l'athéisme et la recherche d'un lien avec un homme « vénéré » sur un mode quasi-religieux. Or, à cette époque, Freud est atteint d'un cancer de la mâchoire, dont l'évolution fera des seize années qu'il lui reste à vivre un véritable calvaire. Certes, le tabagisme de Freud est une des causes de cette maladie ; mais les psychosomaticiens d'inspiration psychanalytique ont pu déceler comme l'une des causes favorisant l'apparition d'un cancer une baisse des défenses immunitaires en relation avec une *perte de l'espoir*. Et c'est bien ce qui paraît se manifester chez Freud. C'est précisément dans la semaine où il découvre son cancer en 1923 que Freud s'était adressé à Romain Rolland⁴⁸, comme si cet athée, ayant poussé trop loin la critique des illusions – jusqu'au désespoir – avait alors recours à un homme bien connu comme mystique et idéaliste.

46. Heine, l'un des auteurs dont Freud est le plus proche, se définissait lui-même comme un « romantique défroqué ».

47. Yovel Yirmiyahu, *op. cit.*

48. Wangh Martin, *op. cit.*

Le sentiment d'étrangement sur l'Acropole, première version

Dans le livre, Freud en arrive à relater un vécu plus intime, une sensation d'« étrangement » qu'il éprouva lorsqu'il visita pour la première fois l'Acropole d'Athènes en 1904, un mélange de ravissement et d'étonnement qui ne cessa de l'intriguer par la suite, le soumettant à l'analyse mais sans grand succès. Or, écrit-il dans le livre qui est aussi un dialogue avec Rolland, « une autre explication possible, qui ne vint pas alors à l'idée, est de nature totalement subjective et elle est corrélative à la *particularité du lieu*⁴⁹ ». Cette formule sibylline laisse transparaître que ce haut lieu de la culture, habité par les Dieux de la Grèce qui y ont leurs temples, est un lieu *sacré*. L'analyse de cet épisode sera repris et développé en 1936 dans *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*.

49. souligné par moi

Sensation océanique et sentiment religieux

À l'envoi de *L'avenir d'une illusion*, Romain Rolland répond aussitôt (5 décembre 1927) par une lettre amicale où il loue le « calme bon sens » de Freud qui, « sur un ton modéré, arrache le bandeau des éternels adolescents, nous tous, dont l'esprit amphibie oscille entre l'illusion d'hier et... l'illusion de demain », non sans une auto-référence.

Il approuve la critique freudienne des dogmes et des églises, mais il en vient à l'essentiel : j'aurais aimé, écrit-il au psychanalyste, « vous voir faire l'analyse du *sentiment religieux* spontané » « le fait simple et direct de la sensation de l'“éternel” [...] sans bornes perceptibles et comme océanique » qui est de caractère subjectif. « Je suis moi-même familier avec cette sensation [...] et j'y ai toujours trouvé une source de renouvellement vital ». Rolland affirme alors qu'il « mène de front [...] une vie “religieuse” au sens de cette sensation prolongée et une vie de raison critique (qui est sans illusion) ».

Dans cet échange à soubassement spinozien latent, si l'accord se fait sur la critique de la religion instituée, la différence apparaît sur le sentiment religieux. Le dialogue est à son acmé. Freud répond *deux ans après* (le 14 juillet 1929) par une lettre où il déclare à son interlocuteur : « Vos remarques sur le sentiment océanique ne m'ont laissé aucun repos ». Aussi, part-il de cette incitation pour l'écriture d'un essai où il tente d'interpréter ce sentiment dans un sens psychanalytique. De son côté, Romain Rolland lui annonce qu'il approfondit dans de nouveaux travaux la nature du sentiment océanique chez les mystiques de l'Orient et de l'Occident⁵⁰. Il veut montrer à Freud et à ceux qu'il qualifie de « rationalistes exclusifs » la valeur de l'étude de la mystique pour la connaissance de l'âme humaine, tout en critiquant plusieurs concepts de la psychanalyse. Peu après, Romain Rolland déclare à Freud, qui se déclare étranger à la mystique et à la musique, qu'il ne peut le croire, pensant plutôt qu'il s'en méfie au nom de la raison critique.

50. « Une œuvre bicéphale en trois volumes », comme les qualifie Freud quand il les reçoit : Rolland Romain (1929) *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante. La vie de Ramakrishna*, Paris, Stock, réimpression 1956 et (1930) ; *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante. La vie de Vivekananda et l'Évangile universel*, tomes I et II, Paris, Stock.

Le malaise dans la culture

Place de la sensation océanique dans la métapsychologie freudienne

Le premier chapitre de *Das Unbehagen in der Kultur (Le malaise dans la culture)*⁵¹ est une sorte de lettre à Romain Rolland, un ami rangé parmi les hommes vénérés pour leur grandeur sur lesquels reposent la civilisation ; son nom cependant n'est pas cité mais donné à deviner au lecteur. Dans cette analyse de la sensation océanique, Freud est mal à l'aise, déclarant qu'il lui est difficile de traiter scientifiquement des sentiments. Il s'appuie alors sur les travaux de son disciple Paul Federn qui avait exploré les « sentiments du moi » et « les limites du moi ». Il cite aussi Ferenczi dont une des œuvres, *Thalassa* (1924) a un titre qui entre en résonance avec le sentiment océanique. Plus orienté vers les états primitifs du moi et la relation maternelle, ce disciple de Freud avait décrit la « régression thalassale » – « le désir de retourner à l'océan abandonné aux temps primitifs » –, dans une vision cosmique qui met en parallèle la vie primitive dans les océans et la vie intra-utérine.

Finalement, Freud en vient à situer ce sentiment océanique au niveau du moi primitif, lié au sein maternel, qui englobe tout avec un sentiment de l'illimité. Le développement psychique amène l'apparition d'un moi plus évolué, tandis que le moi originaire se ratatine et se clive du moi évolué. Ce moi des premiers temps persistera toutefois au fond de l'âme humaine, Freud utilisant la métaphore archéologique de la Rome d'aujourd'hui sous laquelle gisent les vestiges des différentes étapes de la construction de la Ville Eternelle – dans une allusion à Romain Rolland.

Mais cette plongée dans le grand Tout continue à le déconcerter sur un mode phobique lorsqu'il cite la balade de Schiller « Le plongeur », où le héros côtoie les monstres marins dans profondeurs de l'océan qui finissent par l'engloutir.

Puis il évoque ses conversations avec un ami, Frederick Eckstein, qui

51. Freud Sigmund (1929) [1930a] trad. P. Cotet et coll. (1994) *Le malaise dans la culture*, OCF XVIII, 1926-1930, 245-333.

fut un temps moine bouddhiste⁵². En pratiquant le yoga, il disait avoir éprouvé des sentiments d'universalité et les considérait comme « le fondement pour ainsi dire physiologique de nombreuses sagesse » comme la mystique et les états de transe et d'extase.

Le sentiment océanique est mis en relation par Freud avec la religion comme consolation. Mais à Romain Rolland dont les mystiques trouvent la mère divine dans leurs extases, Freud oppose la prééminence du père. Il faut attendre le chapitre III du livre pour que soit levée la dénégation du rôle de la mère dans une très belle formule : « A l'origine, l'écriture était le langage de l'absent, la maison d'habitation, le substitut du corps maternel, cette toute première demeure dont la nostalgie persiste toujours ».

Forces de vie et de mort dans la culture

Je ne peux commenter ici une des parties les plus originales du livre où Freud expose sa conception du surmoi, un « Surmoi culturel » qui découle du processus de la civilisation. Seul le surmoi peut limiter ce que Freud décrit maintenant comme une pulsion originaire : *l'hostilité primaire*, inhérente au psychisme humain. On retrouve ici le dialogue avec Romain Rolland, décrit comme un des hommes qui « défendent les valeurs de la vie » et qui est à cette époque un leader du combat des intellectuels contre le nazisme. Freud se demande si l'espèce humaine réussira à dominer la pulsion d'auto-destruction car maintenant elle a le moyen de s'exterminer jusqu'au dernier ; et c'était avant la découverte de la bombe atomique et le réchauffement climatique !

Freud souhaite que dans ce combat l'Eros éternel, force de vie, affirme sa puissance contre Thanatos, son adversaire tout aussi immortel, ajoutant : « mais qui peut en prévoir le succès et l'issue ? », allusion implicite à l'inquiétude devant le nazisme montant.

En 1932, Freud apposera sa signature au bas de l'Appel pour le Congrès de tous les partis contre la guerre, initiative politique dont Romain Rolland est un des organisateurs.

52. Cet ami n'est pas nommé dans le texte et c'est grâce à Ernst Federn, qui nous a obligeamment fourni cette information, que cet anonymat a pu être levé.

Une lettre à Romain Rolland : **« Un trouble du souvenir sur l'Acropole »**

En 1936, pour le 70^{ème} (ou soixante-dixième) anniversaire de Romain Rolland, Freud lui adresse une lettre ouverte⁵³ élogieuse, mais aussi de caractère intime où il prie son correspondant d'accorder attention « aux données de sa vie personnelle » ; et la lettre a la structure d'une séance d'analyse⁵⁴, adressée à un double placé en position d'analyste, laissant à Freud par un chassé-croisé le rôle de l'écrivain dans l'un de ses plus beaux écrits. C'est l'aboutissement de l'auto-analyse du sentiment d'étrangement vécu sur l'Acropole d'Athènes en 1904, ébauchée dans « *L'avenir d'une illusion* ».

« Un trouble du souvenir sur l'Acropole » comme élaboration du deuil infantile

La lettre, extrêmement condensée, embrasse la vie et l'œuvre entière de Freud ; aussi ne puis-je ici que tenter d'en évoquer les axes principaux.

L'un des thèmes évoqués allusivement est celui du deuil de l'enfance de Freud, un traumatisme qui l'a affecté profondément et qui est en écho avec une problématique similaire de Romain Rolland. J'ai déjà relaté qu'ils n'en ont jamais parlé mais que Romain Rolland, peu après avoir rencontré Freud, débute l'écriture du *Voyage intérieur* par l'évocation de la mort de sa jeune sœur Madeleine. Or, cet épisode se situait lors de vacances au bord de l'Océan Atlantique. Le sentiment océanique est chez Rolland magnifié sous son aspect créateur avec le sentiment de l'illimité mais il est néanmoins lié à la perte, et à la mort comme retour à la vie fœtale ; mort et sensation océanique étaient déjà associées en 1888 dans le *Credo quia verum*.

Chez Freud, le sentiment océanique est plus appréhendé sous l'angle

53. La première ébauche de ce texte portait le titre « *Das Unglaube* » (Une incroyance) ; en rapprochant avec *Unglaubensgenossen* (frère d'incroyance), pourrait-on associer avec Spinoza ?

54. Kanzer M. *op. cit.*

traumatique, sans doute parce qu'il est lié à un deuil à un âge plus précoce que celui de Rolland.

Longtemps encrypté, le vécu sur l'Acropole peut, grâce au transfert sur Romain Rolland, être appréhendé sous un jour nouveau. Dans *L'avenir d'une illusion*, il avait été mis en relation avec le sacré. Dans *Le malaise dans la culture*, Freud avait pu assigner une place à la sensation océanique dans le moi originaire. En 1936, il donne acte à son ami qu'il a éprouvé un sentiment d'étrangeté s'apparentant au sentiment océanique.

On a pu déjà remarquer que Freud, recevant en 1929 la lettre de Romain Rolland sur le sentiment océanique, l'accueille avec un mélange d'inhibition – il met *deux ans* à lui répondre – et de stimulation : la lettre ne lui a « laissé aucun repos » et il commence un livre pour lui répondre. Dans *Le malaise dans la culture*, il trouve, non sans mal, une place à ce concept dans la métapsychologie mais, bien que le livre soit explicitement un dialogue avec son ami, il ne lui adresse l'ouvrage⁵⁵ que lors de la seconde édition en 1931, soit avec un délai de *deux ans*⁵⁶. Ce délai répété de deux ans pourrait représenter une trace, ancrée dans la temporalité, de la sidération du deuil infantile, survenu précisément à l'âge de deux ans ; on pourrait se risquer à penser que ce serait la durée du deuil de sa mère, au terme duquel elle a pu reprendre un meilleur étayage de ce fils adoré.

Le trouble du souvenir peut être considéré comme une forme atténuée des pertes de connaissance que Freud avait eues en quelques occasions : c'était dans des périodes créatrices, d'abord avec Fliess, plus tard avec Jung, deux personnages avec qui Freud avait noué des liens transférentiels alimentant son auto-analyse et sa création, Romain Rolland prenant le relais des années après. A Jung, Freud avait indiqué que ces évènements étaient en rapport avec la mort de Julius⁵⁷. L'effondrement momentané de la perte de connaissance évoque, en effet, l'effondrement psychique de Sigmund lors du deuil infantile.

Et Julius apparaît en filigrane dans le texte. Lors du voyage à Athènes, Freud était accompagné de son jeune frère Alexander, de dix ans plus jeune, comme Rolland qui, lui aussi, a dix ans de moins, ce que

55. Avec la dédicace : « A son grand ami océanique l'animal terrestre ».

56. Entre temps, Amalia, sa mère était morte en 1930.

57. Dans " Dostoïevski et la mise à mort du père " (1928), Freud rapproche les " attaques de mort " dans les pertes de connaissance à une identification à un mort in *Freud Sigmund* (1994) trad. franç. Altounian J. et coll., OCF XVIII 1926-1930, 205-225.

Freud fait remarquer à son correspondant. Si le voyage n'avait pu se faire avec le frère mort, il a pu se réaliser avec Alexander, bien vivant et, plus tard, Freud peut évoquer l'épisode avec un ami du même âge que ce dernier. Il convoque alors le fantôme de son frère Julius par un trouble du souvenir, une méprise temporelle ; il écrit qu'il avait longtemps douté de faire un tel voyage dans un lieu aussi célèbre ; lorsqu'il y parvint à l'âge de quarante-huit ans, il aurait pu, dit-il, se tourner vers son frère en lui disant : te souviens-tu quand nous prenions le même chemin pour aller au lycée et maintenant nous voici sur l'Acropole ! Or, Alexander, son compagnon de voyage d'alors, était beaucoup trop jeune pour avoir fréquenté le lycée en même temps que son aîné ; et c'est en fait à Julius que ces paroles s'adressent par le biais du souhait inconscient de ressusciter le frère mort.

Ainsi, dans ce travail auto-analytique qui est aussi une méditation sur la mort et l'immortalité, Freud peut faire la paix avec le fantôme du frère mort qui n'a cessé de projeter son ombre sur lui tout au long de sa vie. Il peut aussi faire la paix avec la mère endeuillée dangereuse et envisager avec plus de sérénité la mort comme retour au sein maternel. Il fait aussi la paix avec son père qu'il a tellement dépassé par son génie, exprimant dans le texte sa « piété filiale », un terme à consonance spinozienne en ce qu'il est une version laïque d'un sentiment religieux.

Sentiment océanique et création

Quand il montait à l'Acropole en 1904, Freud venait de se séparer de son mentor Fliess pour voler de ses propres ailes. Il était alors en pleine gestation de son œuvre ; et, à la fin de sa vie, il peut évoquer avec son correspondant le chemin parcouru. Le sentiment océanique avait été associé au sentiment religieux ; il est mis ici en lien avec le processus créateur. D'ailleurs, aux temps modernes, la création a pu revêtir un caractère sacré, de relève du divin.

Athènes et Jérusalem, deux pôles de l'identité freudienne

Comme l'a montré Rosolato⁵⁸, au delà des ruines des Parthénon se profile le temple détruit de Jérusalem, fondement symbolique du judaïsme. Et le sentiment d'étrangement éprouvé par Freud est aussi en

58. Rosolato Guy (1978) *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard NRF.

rapport avec cet écart entre son identité juive et son assimilation à la culture classique. Y. Yovel⁵⁹ a pu écrire que Freud, juif athée, disciple de Spinoza, possède une identité juive fondamentale, tout en assimilant la culture des gentils ; « étranger de l'intérieur », il est « à la fois dedans et dehors⁶⁰ ».

L'issue créatrice de la relation Freud-Rolland

La lettre de Freud à son ami français est l'aboutissement d'une relation mais elle en marque aussi la fin. Romain Rolland envoie une lettre de remerciements élogieuse mais n'aborde pas le contenu de la lettre de Freud, pourtant si riche. Aurait-il été déconcerté par sa condensation extrême ? Il faut dire aussi qu'ils sont tous deux malades et n'ont plus que quelques années à vivre. Freud fait face stoïquement à l'évolution de son cancer qui l'emportera en 1939 ; en 1936, Romain Rolland, de santé fragile depuis son enfance, est sérieusement malade⁶¹. Et de son intérêt pour la mystique, il est passé à une nouvelle phase d'action politique contre la guerre et le nazisme. De plus, l'idéalisation des échanges n'exclut pas des divergences peu exprimées directement. Romain Rolland, qui admire Freud comme découvreur et s'est certainement plus approché de la psychanalyse, n'en est pas moins réticent sur certains de ses concepts. Le monde dans lequel évolue son ami apparaît « étranger » à Freud, qui reste éloigné de ses approches de la mystique ; sa fille Anna n'était pas sûre qu'il ait lu en entier les livres de R. Rolland sur la mystique indienne. En outre, à l'époque, tandis que Freud formulait des réserves critiques sur le communisme soviétique, notamment envers l'interdit de penser et l'usage de la violence, Rolland était passé d'un soutien critique à l'URSS à un soutien non critique⁶² qui lui fait taire sa désapprobation des procès de Moscou, un silence qu'il regrettera amèrement quelques années plus tard – et qui jette une ombre sur la carrière de ce combattant de la liberté. Et leurs rapports resteront à une certaine distance ; Romain Rolland, venu à Vienne en d'autres occasions comme les fêtes du centenaire de Beethoven en 1936, rencontrera Marie Bonaparte mais ne rendra pas visite à Freud.

59. Yovel Y., *op. cit.*

60. *Ibid.*

61. Il mourra en 1944 d'insuffisance respiratoire.

62. Fisher David James, *op. cit.*

« *Le trouble du souvenir* », *matrice des derniers écrits*

La lettre ouverte qui clôt les échanges avec Romain Rolland marque la liquidation de cette relation transférentielle. Après leur éloignement, les deux hommes garderont une haute estime l'un de l'autre.

Comme dans la fin d'une analyse, une énergie nouvelle est libérée ; elle s'investit dans les ultimes écrits freudiens, souvent courts parfois inachevés, qui sont une sorte de testament théorique de l'œuvre freudienne, dans la suite du testament auto-analytique du « trouble du souvenir sur l'Acropole ». Cette lettre est un véritable après-coup de l'œuvre dans la mesure où, dépassant son clivage interne, elle en révèle la genèse, le saisissement créateur qui accompagne l'édification de l'œuvre.

En bref, c'est une nouvelle phase de la pensée freudienne, avec une plus grande place à la mère originaire ; depuis longtemps « premier objet », la mère est maintenant désignée comme la « première séductrice ». Et aussi le thème du clivage du moi. Et tant d'autres perspectives qui ne peuvent être abordées dans le cadre de cet conférence.

Mais on ne peut ignorer le livre inachevé de Freud *L'homme Moïse et la religion monothéiste*⁶³ qui a déconcerté plus d'un lecteur. Freud y affirme que Moïse, fondateur de la religion et de la nation d'Israël, était d'origine égyptienne, rejoignant ici Spinoza dans la dévalorisation de Moïse. Freud procède ici à une sorte de meurtre de Moïse, mais ne serait-ce pas pour mieux prendre sa place de prophète, un prophète de la psychanalyse, sur un mode laïque il est vrai ? Ne se serait-il pas identifié à Rolland qu'il percevait comme un « apôtre » de l'amour universel, déclarant à un ami commun qu'il faisait partie de « la douzaine d'hommes sur qui repose le vrai destin du monde⁶⁴ ?

63. Freud Sigmund (1939) [1950] trad.franç. Cornelius Heim *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, NRF Gallimard, 1986.

64. Baudouin Charles (1944) *Eclaircie sur l'Europe*, Lausanne, L'abbaye du livre, 212.

Epilogue

Freud, « le plus grand juif hérétique du XX^{ème} siècle »

J'ai tenté de montrer que les échanges avec Romain Rolland ont stimulé chez Freud un spinozisme latent mais fondamental qui, de son propre aveu, découlait de l'« atmosphère » issue de Spinoza : Fechner mais aussi Goethe, les romantiques allemands et Heine. Enfin, *last but not least*, le judaïsme de son père avait été influencé par la *Haskala*, sorte de Lumières juives, ce qui représente une transition vers la position de juif athée de Freud.

C'est là une identité fondamentale du psychanalyste viennois qui a été profondément éclairée par Y. Yovel⁶⁵, pour qui Freud est « le plus grand juif hérétique du XX^{ème} siècle », dans la lignée de Spinoza, « mar-rane de la raison ». Freud est pour cet auteur un descendant typique du philosophe d'Amsterdam qui fut le « premier juif laïque de la modernité ». Comme lui, le psychanalyste viennois a perdu sa foi religieuse et ses liens avec la tradition, tout en gardant son identité juive et, comme lui, il assimile la culture des gentils pour la révolutionner.

« Ce n'est peut-être pas entièrement un hasard si le premier défenseur de la psychanalyse fut un juif. Affirmer cette nouvelle théorie exigeait une certaine aptitude à accepter une situation d'opposition solitaire – situation à laquelle nul n'est aussi familier qu'un juif » ; cette citation de Freud est commentée par Yovel : « Si l'on remplace le mot psychanalyse par, disons, immanence ou identité de Dieu et de la nature, la phrase vaut également pour Spinoza ».

Freud et le sacré

Spinoza, parti d'une critique de la religion, propose en remplacement la connaissance de soi, dont le degré le plus élevé est « l'amour intellectuel de Dieu », une position semi-mystique selon Yovel. Si Rolland et

65. Voir le chapitre : *Spinoza et Freud : la connaissance de soi libératrice dans Yovel Yirmiyahu*, op. cit., 435-471.

Freud ont tous deux une filiation spinozienne, l'écart entre eux sur le sentiment religieux vient de l'interprétation divergente sur cette question de l'héritage de Spinoza. Freud est influencé par l'athéisme intransigeant du XIX^{ème} siècle qui en avait surtout retenu la critique de la religion instituée, tandis que Romain Rolland, de tempérament mystique, met l'accent sur la présence de Dieu dans l'homme et dans la nature et le sentiment religieux⁶⁶. C'est de cet écart entre les positions des deux interlocuteurs sur le sentiment religieux que naît la discussion sur la sensation océanique et la reconnaissance par Freud qu'elle est partie intégrante de l'âme humaine, Rolland développant de son côté son intérêt pour la pensée mystique.

Y. Yovel fait remarquer que chez Freud, le chemin de l'émancipation par la connaissance de soi passe dans la psychanalyse par une thérapie, et non par la recherche d'un salut comme dans la philosophie de Spinoza. Et la métaphysique spinozienne, pourrait-on dire, se mue en métapsychologie.

Pour Yovel, Freud est un athée plus intransigeant que Spinoza. Tout en l'approuvant, je tendrais cependant à nuancer ce propos ; il me semble en effet, que dans son dialogue avec Rolland, Freud a évolué sur la question. Ainsi, écrit-il en 1935⁶⁷ : « Dans *L'avenir d'une illusion*, j'avais apprécié la religion de façon principalement négative ; je trouvais plus tard la formule qui lui rend mieux justice : son pouvoir repose à vrai dire sur son *contenu de vérité*, cette vérité qui n'est pas matérielle mais *historique*⁶⁸ ». Ailleurs, il reconnaît que la religion fait partie de ces « grandes constructions » qui fondent la civilisation.

Jadis le numineux, le divin, englobait tout l'univers mental de l'homme ; à l'époque moderne, Dieu a déserté la culture et Freud tente de retrouver la dimension du sacré⁶⁹ au cœur de l'homme, dans une démarche empreinte de grandeur, d'austérité et aussi d'effroi, car le saisissement créateur ressenti sur l'Acropole d'Athènes peut être perçu comme une manifestation du *mysterium tremendum* qui révèle le sacré. L'analyse que Freud fait de cette expérience intime la rapproche de celle

66. A l'instar des romantiques allemands qui, comme le pasteur Schleiermacher, n'avaient gardé de la religion que le sentiment religieux.

67. Freud Sigmund (1938) [1940] Résultats, idées, problèmes in *Résultats, Idées, Problèmes II, 1921-1938*, Paris PUF, 1985, 288.

68. Souligné par moi

69. On lira sur ce sujet le livre inspiré de Catherine Parat (2002) *L'inconscient et le sacré*, Paris, PUF. ainsi que Francis Pasche : *Freud et la mystique* in Vermorel Henri et coll. (dir.) *op. cit.*, 295-309.

de la mystique et de l'extase. Cette réflexion ne cessera de le tarauder ; parmi les dernières pensées couchées sur le papier, le 22 août 1938, Freud revient sur la mystique : « Mystique, l'obscur auto-perception du royaume extérieur au moi, du ça⁷⁰ ». Yovel, pour sa part, compare le combat intérieur de Freud à la « vie des grands mystiques, des prophètes, des saints, à leur séjour au désert pour se retrouver et surmonter l'abîme de la solitude⁷¹ ».

La recherche de toute la vie de Freud dans sa chair, dans ses rêves, ses deuils, ses conflits, dans ses douleurs et ses joies apparaît, à la lumière de son spinozisme, comme une quête du sacré chez l'homme déchiré de notre temps. La psychanalyse serait alors une version laïque du voyage intérieur des mystiques, un spinozisme revisité par Freud, une recherche du salut par la connaissance de soi – par le truchement de l'autre – mais sans rédemption. Dans un monde abandonné par Dieu, Freud a su retrouver le sacré – cette dimension humaine fondamentale – dans l'inconscient de l'homme d'aujourd'hui où il s'était réfugié après la « mort de Dieu », proposant une voie pour redonner espoir à l'homme d'aujourd'hui dans sa solitude.

*

* *

70. Freud Sigmund (1938) [1940] Résultats, idées, problèmes in *Résultats, Idées, Problèmes II, 1921-1938*, Paris, PUF, 1985, 288.

71. Yovel Y., *op. cit.*.